

Oui, c'est la France, elle est bien achetée,
 Et nos soldats, tombés au premier rang
 Sur cette terre à jamais adoptée,
 Ont tous écrit leur nom avec du sang.
 Nos bras moins fiers de moissons magnifiques
 Vont enrichir ces glorieux vallons.
 Toi qui bénis nos drapeaux pacifiques,
 Dieu protecteur veille sur les colons.
 bis

Vous qui, là-bas, nous offrez ces campagnes,
 Nous vous jurons que dignes d'un tel bien,
 Tous les enfants de nos chères campagnes,
 Fils du Travail seront tous citoyens,
 Ils grandiront, pour être un jour utiles,
 Comme la grêle aux bords que nous peuplons :
 Pour que leurs bras rendent nos champs fertiles,
 Dieu protecteur veille sur les colons.
 bis

Adieu chère France, adieu mère adorée,
 Souvent le soir à notre doux foyer
 Nous parlerons de la terre sacrée,
 Qui nous berça sur son sein nourricier,
 Nous fonderons son grenier d'abondance
 Et des Romains suivrons les longs sillons :
 A notre tour, nous nourrirons la France,
 Dieu protecteur, sois en aide aux colons. »

JEAN ROGER, PREMIER INSTITUTEUR D'ABOUKIR

L'écrit qui va suivre est extrait du journal « La Dépêche Algérienne » du 28 janvier 1922. Il fut publié par H. KLEIN, sous le titre de « Chronique du Vieil Alger ».

« C'est d'un ancien éducateur algérois qu'il s'agit, d'un vieux maître de valeur dont ont conservé un souvenir ému ceux qui eurent l'heureuse fortune de suivre ses cordiales et attrayantes leçons. ROGER, homme d'instruction supérieure avait, avant d'entrer dans l'Enseignement, été attaché au duc d'Orléans en qualité de secrétaire. Il appartint aussi à la presse. Les vicissitudes de la politique l'amènèrent à abandonner la situation qu'il s'était créée à Paris. Il vint en Algérie en 1848, où M. LEPESCHEUX, inspecteur d'Académie pour toute la colonie, lui confia la modeste école du village récemment fondée d'Aboukir, près de Mostaganem. Au vrai, il ne s'y trouve guère dépaycé ; formé d'éléments venus de Paris et de ses environs, cet embryon de commune s'animait de l'esprit d'entrain de la capitale, reflétait toute la mentalité de l'Ile-de-France. Maître d'école désormais, cet homme affable, lettré, demeure fidèle, toujours à cette exquise urbanité qui caractérisait la société de son époque, s'adonna avec le plus entier dévouement à son humble ministère.

« Dans la solitude où l'avait jeté un destin contraire, sa pensée ne cessa de demeurer active. D'humeur trop indépendante pour subir la direction des manuels d'alors, au surplus trop cultivé, il conçut un mode tout personnel d'enseignement ; il versifia pour son petit monde éveillé les connaissances élémentaires et les adapta à des avis en faveur dans le peuple. Cette méthode au service de laquelle il mit un zèle d'apôtre, produisit des effets si surprenants que maintes fois le général BOSQUET et son successeur, le général COUSIN-MONTAUBAN, au cours des promenades à cheval qu'ils avaient l'habitude de faire dans la région de Mostaganem en compagnie de leurs familles, vinrent à la petite école d'Aboukir entendre chanter aux enfants l'histoire des rois de France, les principes de la syntaxe et les règles de calcul. C'était chaque fois de copieuses distributions de dragées dont les anciens de la localité ont gardé souvenance, ainsi du reste que des précieux et familiers vers didactiques dont fut bercée leur enfance.

« BERBRUGGER, le fondateur de la Bibliothèque nationale d'Alger, à qui, pendant une campagne archéologique, dans le bled, la surprise fut donnée un jour d'ouïr soudain, parmi les blés, un chœur enfantin, détaillant allégrement la géographie d'une province française, consacra à ROGER, en l'un des journaux algérois, un long article où il dit son admiration pour la fantaisie pédagogique du maître d'Aboukir.

« Certes, la rime n'était pas toujours en ces couplets d'une continue richesse ; parfois la chose était dite à la bonne franquette. (ROGER, ancien habitué des Boulevards parisiens, n'avait

rien d'un pédant.) Or, précisément, leur ton alerte et leur simplicité de forme valurent à ses œuvres un franc succès auprès de la gent écolière. Les règles de grammaire étaient également versifiées et ainsi se poursuivait cette amusante versification englobant le petit programme primaire. Les strophes succédaient aux strophes qu'à l'envi répétaient garçons et filles et qu'aujourd'hui se plaît à redire encore l'actuel maire de la commune, M. Honoré JACQUOT, noble représentant des premières lignées du colonat et que le gouvernement vient de faire chevalier de la Légion d'Honneur.

« Mais Jean ROGER, homme des plus modestes, ne devait pas recueillir le fruit de son travail. Il rencontra sur sa route un de ces habiles exploités « des œuvres des gens timides » qui, s'attribuant le mérite de sa création, s'en assura le bénéfice. ROGER, nommé en 1858 à Alger, exerça les fonctions de directeur d'école au n° 2 de la rue Bélizaire, en un édifice mauresque remarquable par ses façades, qui fut la propriété de BACRI et servit longtemps de siège au tribunal. Là vinrent se réunir nombre de notoriétés algériennes, et parmi les familiers de la maison étaient : Mme LUCE, fondatrice de l'ouvroir musulman placé en 1844 sous le patronage de la reine AMELIE, LUCE, l'auteur de « Dani-Dan », Melcion d'ARC, fils de l'Intendant divisionnaire de l'expédition de 1830, dont la petite-fille, en 1919 (février) adressa à CLEMENCEAU, victime d'un attentat politique, un gracieux mot de sympathie qu'elle termina de la sorte :

« Au plus grand des Français, une descendante de la famille de la plus grande Française. »

« ROGER était d'autre part un ami du maréchal PELISSIER qui aimait beaucoup à converser avec lui. Son fils, payeur principal (en retraite) du Trésor, habite cette ville, ainsi que sa famille. Le vieil éducateur a préféré revenir en son ancien village d'Aboukir où il mourut en 1881, objet de la vénération générale. (Il nous est agréable de saluer ici sa mémoire). — H. KLEIN. »

Voici, par exemple, à propos du mode tout personnel d'enseignement de ce maître d'école, le texte versifié qui était chanté par ses élèves, concernant Paris, à la fois leçon de géographie et d'histoire :

« Dans la Seine et Paris
 Qui discute nos Loix,
 Et Sceaux et Saint-Denis
 Dont les caveaux ont gardé nos grands Rois.
 Paris domine sur les métropoles
 Par son langage, par ses monuments,
 Par ses savants, ses peintres, ses écoles,
 Par ses promenades et ses joyeux enfants. »

Jusqu'à l'heure de l'adieu, en 1962, sa tombe qui se dressait parmi tant d'autres, dans le cimetière d'Aboukir, fut fleurie. « Depuis, hélas !... » m'écrivit Gilberte MARTINEZ. Ajoutons qu'il avait des descendants à Mostaganem, dont une arrière-petite-fille mariée à l'un des fils de notre célèbre concitoyen oranais, le populaire aviateur Julien SERVIES. Mais ne quittons pas encore Aboukir sans évoquer la mémoire de la grand-mère de l'un de nos fils parmi les plus prestigieux, chez qui la parole a été vraiment d'HONNEUR, le général d'armée aérienne Edmond JOUHAUD. Il s'agit de Mme PERRIN, qui y fut institutrice en 1891 et qui, un peu plus tard, fut nommée directrice d'école à Bou-Sfer, berceau de notre grand défenseur et ami.

Avouez, amis lecteurs, qu'il était nécessaire d'évoquer à nouveau ce beau village. Mais ce n'est pas fini, d'abord parce que j'ai trouvé dans un des rares livres sauvés du désastre une documentation supplémentaire de nature à enrichir cette évocation, et ensuite parce que j'ai reçu, en juillet dernier, une longue et émouvante lettre de René JACQUOT. Cette lettre me fait obligation d'y répondre autrement que par une lettre en accusant réception. C'est pourquoi, en mettant un terme à cette nouvelle étape de nos rêves et de nos souvenirs, je dis à nos lecteurs que nous reviendrons une nouvelle fois, peut-être deux, à Aboukir. Quand ? Un jour que j'espère proche, où mon démon familier sera aussi calme — (ou plus agressif) — qu'il l'a été durant cette évocation. Ce sera vraiment encore un peu plus..., car les concours ne m'ont pas manqué pour faire « ressurgir Aboukir dans les mémoires douloureuses de ceux qui ont tant aimé notre Algérie ».

François RIOLAND.